

Lectures

Numéro 28, mai-juin 1987

Vivre ailleurs pour écrire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20787ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Lectures]. *Nuit blanche*, (28), 64–65.

LECTURES



VICE VERSA **Italia: imaginations, passions, parcours** **N° 16, 1986; 3,00 \$**

Le bimestriel *Vice Versa*, conçu à Montréal par des Italo-Québécois, séduit d'abord par l'élégance, le raffinement et l'esthétique de sa mise en page. Avant même qu'on parcoure les textes, cette séduction débute par le plaisir qu'offre à l'œil l'illustration de la couverture signée, pour ce numéro sur l'Italie, par Vittorio. Superbe, presque fétichiste au niveau de la symbolique de sa forme (c'est le pied) et de ses couleurs (rouge, vert, noir) une botte en domine l'espace et l'investit de sens. L'Italia s'annonce...

Et la séduction se poursuit marquée, cette fois, par la qualité de l'écriture des textes, présentés en français, anglais et italien, dans lesquels cette Italia devient un lieu d'investigation sémiotique, traversé par un certain imaginaire et la foudre des passions qu'elle provoque, aussi bien pour ceux qui la pénètrent pour la première fois, que pour ceux, qui ayant déjà vécu en son sein, en sortent pour l'ériger *ailleurs*, la transposer dans le giron d'autres cultures, l'édifier autrement.

La pénible immigration, le *paninaro* — phénomène culturel concernant la façon d'être des adolescents italiens *in* —, le syndrome de Stendhal ou ce «malaise temporaire qui frappe les touristes étrangers» en visite à Florence, la presse italienne, le théâtre de Pirandello et la mise en scène de Giorgio Strehler, la Little Italy de New York, la construction de l'identité de l'Italo-Québécois, voilà, entre autres, autant de signes qui travaillent ces textes — d'ailleurs, magnifiquement illustrés par une iconographie *nouvelle figuration* — et qui nous obligent, nous Québécois, à réfléchir sur la question de l'altérité et, du même coup, sur la conception que nous possédons de notre identité culturelle. ■

Claude Gagnon



Régine Robin **LE RÉALISME SOCIALISTE** **Payot, 1986; 46,95 \$**

Régine Robin, professeur à l'université du Québec à Montréal et auteur, notamment, de *La Québécoise* (Québec/Amérique, 1983), nous livre avec ce dernier ouvrage le résultat de cinq années de recherche sur le réalisme socialiste. La qualité du travail, en ce cas-ci, est à la mesure des efforts fournis.

Se mouvant avec aisance entre la sociologie, l'histoire, la linguistique et la théorie de la littérature, Régine Robin poursuit une véritable enquête sur l'origine, la nature et la portée théorique hautement problématiques de cette esthétique qu'elle qualifie d'impossible en raison de la tension qu'elle déploie entre la représentation réaliste et la promotion de l'épique, de l'héroïsme. Passant en revue les actes du 1^{er} congrès de l'Union des écrivains soviétiques, présidé par Gorki en 1934 et où se cristallise la notion de «réalisme socialiste», l'auteur démontre, à l'aide d'une solide connaissance de la littérature russe et de ses enjeux socio-politiques, tant au XIX^e qu'au XX^e siècles, comment cette combinaison des éléments descriptif et prescriptif aboutit, en fin de parcours, au sacrifice de l'effet de texte, du dialogisme, de la polysémie, au profit de l'effet de thèse, du monologisme et de la monosémie. Ce qui amène l'auteur à la question suivante: «Le roman réaliste socialiste, en un mot, est-il un texte littéraire?»

On ne saurait résumer en ces quelques lignes la densité et le foisonnement d'idées, d'analyses et de points de vue nouveaux que comporte ce livre. De plus, mérite non moins appréciable, malgré qu'il s'agisse d'un

Norbert Latulippe

Les poings sur les



Pauline Vaillancourt **LES POINGS SUR LES I** **CLF, 1986; 12,95 \$**

Québécoise d'origine, Pauline Vaillancourt vit en Italie depuis une vingtaine d'années. Il n'y a donc pas à se surprendre, au cours de la lecture de ce roman, de la présence d'un agréable parfum italien. L'action se passe principalement à Rome et dans ses environs. Mais attention: *Les poings sur les i* se présente d'abord comme un suspense psychologique et le narrateur est branché sur ses problè-

ouvrage de type universitaire, faisant usage de méthodologies et de terminologies parfois lourdes, «ça se lit comme un policier». ■

Pierre-Stéphane Aquin

Fulvio Caccia
SOUS LE SIGNE DU PHÉNIX
Entretiens avec 15 créateurs
italo-québécois
Guernica, 1985; 14,95 \$

Qui mieux que les créateurs immigrants ou issus d'immigrants peuvent exprimer l'état d'acculturation qu'a subie leur communauté en s'installant au Québec? Cette métamorphose s'apparente à un flottement, à une appartenance à deux cultures: l'une, italienne, rejetée et idéalisée à la fois, qui, au fil des ans, se cristallise sur un modèle disparu (celui de l'Italie rurale de l'après-guerre qui connaît un état de paupérisation avancé); l'autre, québécoise, minoritaire en Amérique du Nord, rejetée en partie par le processus de l'anglicisation choisi par la majorité des immigrants italiens, qui les forcent à assumer une double minorité: celle d'être à la fois immigrés et anglophones dans une société francophone.

Le propre de l'émigration italienne c'est qu'elle a constitué un phénomène de masse (21 000 000 de ressortissants italiens se sont dispersés à travers le monde depuis une centaine d'années). De ce nombre, 200 000 sont venus s'installer à Montréal, qui est devenue une des multiples *petites Italies* de la planète.

Si l'immigration de masse rend moins dure la condition d'immigrant car on est entouré de pairs, elle ne facilite pas l'intégration dans la société d'accueil. Ce n'est qu'après deux ou trois générations que le *ghetto* s'efface progressivement, se fond dans l'ensemble.

Les immigrants de la première et de la deuxième vague ne pouvaient exprimer leur différence, étant peu scolarisés et tout entiers préoccupés par leur survie; leurs descendants et des immigrants plus récents, et plus particulièrement les créateurs parmi eux, sont en mesure de réfléchir sur la condition de l'immigrant caractérisée par une mort et une renaissance simultanées. Le mythe du phénix qui renaît de ses cendres caractérise bien cet état douloureux et riche à la fois. ■

Jacqueline Ramoisy

Dominique Blondeau
LA POURSUITE
Québec/Amérique, 1986; 12,95 \$

Que traque Frank durant l'intervalle précédant son suicide et constituant l'espace de son propre récit-témoignage raconté (et traduit) par Antonia, seule femme, avec sa grand-mère Léa, à avoir jamais eu pour lui quelque considération? Qui sont les incubes et les suc-

cubes hantant l'univers citadin de ce Bellérophon moderne? Et encore: à quelles limites se heurtent, entre le rire et l'oubli, les *no future people* assaillant, au bout de l'histoire, le cœur même de l'espérance humaine? À ces terrifiques questions tente de répondre, tant bien que mal, *La poursuite* de Dominique Blondeau, auteure de sept romans dont le dernier, *Un homme foudroyé*, lui avait valu en 1986 le prix France-Québec.

Une Ville underground et moderne, à proximité de la mer. Elle porte des noms de femmes: une inconnue, Madame Tanja, Chimère noire. Un fait divers: le suicide de Marie-l'espégle, compagne blonde de Frank, le narrateur-métèque pour qui les femmes sont mères castratrices, dominatrices et cancérogènes. Un monde de drogue, d'alcool, de vol, de prostitution, de terrorisme. Même l'horizon détonne. S'engage alors une poursuite acharnée: celle de la mort de Marie et, par ce biais, celle des motivations qui l'ont conduite à poser ce geste radical. Mais une cruelle énigme persiste puisque notre madone inversée n'a laissé aux survivants aucun indice. La mémoire interprétative de Frank se met alors à l'œuvre. Nous pénétrons dans le jardin de Frédéric, rencontrons La Gamme, tante Georgette, Hector H. et surtout, Guépard et Lynx, punks et squatters bourrés de cocaïne qui envahissent la maison abandonnée servant de refuge à nos deux héros aux noms annulatifs.

À quoi aura mené cette chasse étrange? Qui aura été talonné, quel mystère éclairci par le récit empreint de romantisme lugubre fait par Frank à Antonia? Isolés volontairement du monde des adultes comme ceux de Ducharme, les adolescents condamnés de Dominique Blondeau vivent avant tout sous le joug de la loi de l'honneur et de la dignité. C'est pourquoi la mort s'exécute toujours, dans ce texte dont le fatalisme besogneux reste trop souvent désagréable, à l'ombre du silence le plus opaque. ■

Michel Peterson



Dominique Blondeau
LA POURSUITE
en II

